



Happe-Chair

Camille Lemonnier



roman

Happe-Chair

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



© 2018 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : © D'après Alméric Lobel-Riche (*Happe-Chair*, Louis-Michaud éditeur, 1908)

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-401-1

Dépôt légal : D/2018/12.583/6

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Camille Lemonnier

Happe-Chair

roman

Postface de Michel Biron



I

L'usine haletait dans une fin d'après-midi de juillet. Il y avait une heure à peu près que la dernière coulée, sortie pétillante et rouge du ventre des hauts fourneaux s'était solidifiée dans les lingotières. À coups de masses, des hommes aux pectoraux nus rompaient à présent cette lave froide, en empilaient les blocs dans leurs mains munies de paumes de cuir, le torse projeté en arrière, avec la saille violente des côtes, l'un après l'autre allaient vider leurs charges sur des roulottes qui ensuite prenaient à grand bruit le chemin des laminoirs, cahotant parmi les scories des cours et de rail en rail rebondissant à travers les voies ferrées qui sillonnaient l'aire en tous sens. Tout en haut, dans les flammes pâles du jour, l'énorme gueulard, pareil à un cratère, exhalait des tourbillons de gaz bleus, allumés par moments d'un rose d'incendie ; plus bas, le long de la ligne des fours à coke, crépitaient des rangs de feux clairs, dans un brouillard de puantes fumées noires ; et constamment les longues cheminées grêles des fours à puddler et à chauffer lançaient leurs flottantes spirales grises parmi les jets bouillants éruçtes des chaudières.

À la gauche des grilles d'entrée, les forges, la fonderie, l'ajustage, la chaudronnerie, alignés en une suite d'installations parallèles, ronflaient comme une colossale turbine tournoyant dans l'espace. Le grondement boréen des souffleries, le battement ininterrompu des enclumes, la retombée à contre-

mesure et toujours recommençante des mille marteaux sur le cuivre, le fer et la tôle, l'époumonement saccadé et rauque des machines, la trépidation bourdonnante des courroies de transmission, le stridement des scies, des cisailles, des limes et des forets mordant les métaux formaient une tempête de bruits aigus, discords, retentissants et sourds, dominés à intervalles réguliers par le coup de canon émoussé d'un pilon de quatre mille, dont chaque pesée semblait devoir fendre la croûte terrienne dans sa profondeur. Un autre groupe de bâtiments, séparés des premiers par un chantier encombré de haquets, de monceaux d'écrous et de jonchées de ferrailles, réunissait les ateliers de la tôlerie, du montage et de l'essayage, ces deux derniers ouverts à leurs extrémités pour l'entrée et la sortie des locomotives comme les garages des stations de chemin de fer. Là, le tapage grandissait encore, dans un roulement affolé de maillets battant la charge sur des panses de générateurs comme sur de monstrueux tambours ; par moments tous les marteaux tapant à l'unisson, on avait la sensation d'une multitude de dragueurs déchargeant à la fois leurs godets sur des plaques de tôle ; et même pendant les courtes pauses du martelage, l'air demeurait ébranlé par d'effroyables sonorités de gongs et de cloches qui rendaient les monteurs et les chaudronniers sourds au bout de trois ans de métier.

Cependant, avec des sibilements de peine et d'ahan, la horde farouche des puddleurs, poudreux et noirs dans le fulgurement de leurs fours, de longs ruisseaux de sueur coulant comme des larmes de leurs membres exténués jusque parmi les flots de laitier piétinés par leurs semelles, s'exténuaient aux suprêmes efforts de la manipulation. En vingt endroits, brusquement les portes de fer des cuvettes battirent ; des bras armés de tenailles venaient

d'entrer dans la fournaise, en avaient extrait d'horribles boules rugueuses, papillées de grains de riz d'un éclat aveuglant, comme des têtes de Méduse à crinières de flammes, et les avaient précipitées sur des véhicules de fer qui les emportaient maintenant, crachant le feu par les yeux, la bouche et les narines, du côté des marteaux-pilons. De moment en moment, le nombre de ces boules roulantes augmentait ; elles décrivaient dans les houles humaines des trajectoires sanglantes qui se croisaient, multipliaient à terre des raies de feu ; le sol en tous lieux était éclaboussé d'un déluge de braises fumantes que les pieds écrasaient et qui se rompaient en fusée d'étoiles. Et sans trêve le marteleur, son masque en fil de fer sur la face, les tibias et les pieds protégés d'épaisses lamelles de cuir qui lui donnaient une apparence grotesque et terrible, remuait aux crocs de ses tenailles, sous les chocs d'un pilon s'abattant avec un fracas mou, les informes blocs pétillants desquels, à chaque coup, giclait comme une sève chaude, toute une pluie d'étincelles. Les passeurs à leur tour s'emparaient des loupes graduellement équarries et les portaient aux laminoirs ébaucheurs. Puis commençait la galopée des crocheteurs, bondissant par bandes de quatre de chaque côté des rouleaux, leurs lourdes pinces en arrêt pour saisir au passage la barre de fer, dès sa sortie des cylindres. Et la barre s'allongeait, finissait par ressembler à un énorme serpent écarlate, se tordant dans la fuite et la bousculade du train.

De plus en plus, les cris, les appels, les tintements des gongs, le cahotement des véhicules, le sifflement de la vapeur, le bruit des ringards jetés à terre montaient, se mêlaient, dissonaient dans la prodigieuse cacophonie de ce peuple d'hommes et de machines tourbillonnant, beuglant et mugissant à l'égal d'une

ménagerie. Chaque fois que la scie à vapeur, décliquant sa grande roue dentelée, mordait un rail, un crissement s'entendait, horrible, comme une décharge de mitraille, en même temps que s'échappait du fer scié un pétilllement de rubescentes bluettes. Et au loin, un autre monstre, aux roues de fonte perpétuellement bourdonnantes, avec deux colossales mâchoires qui s'ouvraient et se fermaient d'un mouvement automatique, les terrifiantes cisailles mécaniques cassaient d'une fois des pièces grosses comme une tête d'homme, sans jamais s'alentir ni s'accélérer, leurs crocs toujours prêts à travers on ne sait quel épouvantable meuglement produit par le toupillonnement des meules massives. Puis, dominant tout ce pêle-mêle des batailles industrielles, avec une rotation de cent tours à la minute, la vision chimérique des volants, gironnant dans leur cage de fer et touchant presque la voûte, évoquait la pensée de disques solaires désorbités et roulant en des ellipses effrénées à travers l'espace. Et tandis que dans les flammes de l'air, les hommes érévés, pantelants, les côtes trouées de creux profonds à chaque halenée, s'épuisaient aux affres du dernier coup de collier, il semblait qu'une exaspération avait pris tout ce monde ténébreux des machines, par ironie des forces déclinantes de la créature.

Cependant puddleurs, chauffeurs, lamineurs, crocheteurs, passeurs, l'un après l'autre, arrivaient plonger la tête et le thorax dans des cuves d'eau, près des ouvertures, tout blêmes sous le jour vermeil, avec des taches roses de brûlure à leur peau mordue par les souffles des fours. Des râles sortaient des poitrines, les bouches expiraient des haleines ardentes, et une puanteur chaude de chair humide, comme un faguenas d'hôpital, passait dans les relents de graisse, de houille et d'huile qui saturaient l'air.

Soudainement, une clameur s'éleva de cette multitude,

rauque, sans mots, un cri de détresse comme en ont les foules ; et un grand mouvement se produisit, refoula les équipes de tous les coins du hangar vers un des laminoirs finisseurs. Au moment où, dardé des cylindres, un rail gigantesque venait d'être tenaillé par les accrocheurs, et, pourpre, ignescent, s'allongeait sur les taques comme un dragon irrité, au galop des ouvriers du train, la pointe formidablement projetée, avait rencontré un vieux passeur de loupes et s'était enfoncée dans le haut de la cuisse, forant l'étoffe et la chair.

L'homme était tombé sur le flanc, sans connaissance, parmi les scories et les escarbilles du sol, pendant que les accrocheurs à toute volée repoussaient la meurtrière barre de fer à travers les rouleaux. Des chauffeurs avaient vu de leur four la culbute du passeur, et, jetant là crochets et ringards, étaient accourus ; puis d'autres que la distance avait empêchés de rien apercevoir, mais qui de loin avaient entendu grossir la rumeur, à leur tour s'étaient lancés ; et tous ensemble formaient comme un mur de torses nus et de bourgerons maculés autour du blessé. Des contremaîtres très vite examinaient la plaie, un grand trou carré et noir au haut de la jambe droite à découvert, d'une maigreur sénile. La barre avait communiqué le feu au drap élimé des grègues qui en un instant s'était carbonisé sur un assez large périmètre. Mais une fumée montait à présent de dessous les reins, puante et rousse, et tout à coup on s'aperçut qu'une braise sur laquelle le passeur avait chu lui mangeait la fesse.

– La civière, nom de Dieu ! commanda Bodard, le chef d'atelier, un gros homme sanguin, qui arrivait en hâte et se frayait un passage en bourrant le monde.

Mais la civière était à l'infirmerie ; deux crocheteurs se jetèrent à travers les cours pour la ramener. Et comme le pauvre

diable brûlait toujours, on le prit par les jambes et les bras, on déchira ce qui lui restait de sa chemise et de son pantalon, on le coucha rigide, n'ayant pas encore ouvert les yeux, sur une couple de vestes en guise de litière. Maintenant, l'infection s'échappait, plus forte, de sa chair ouverte ; des têtes se penchaient, sombres, dans cette pestilence ; des voix grondaient :

– C'est l'passeu' Lermania !

Il y avait bientôt dix ans que le bougre avait reçu une poutrelle sur la tête ; le coup lui avait à demi emporté l'oreille, ne lui laissant qu'un lopin de chair à la droite du crâne. Puis il avait eu un des doigts de la main engagé dans les cisailles mécaniques ; le doigt avait été coupé net ; et toujours c'était à dextre qu'il avait reçu ses accidents, tandis que la partie gauche du corps restait indemne. Cette fois encore, la barre de fer lui avait foré la jambe droite. Et ces hommes, qui jouaient leur vie à quitte ou double et dont la plupart portaient des traces de blessures, s'apitoyaient sur la fatalité qui s'acharnait après leur vieux compagnon. S'il en réchappait, peut-être bien qu'un autre accroc lui emporterait un jour ce qui allait lui rester, après tant d'avaries, de son côté si éprouvé.

– Faut voir ! dit un chauffeur, un grand type à barbiche rousse, suant et velu, Séraphin Simonard, le mari de la Bique, comme on l'appelait. L'vî a l'carcasse solide. C'est un dur-à-cuire. Pourrait ben cor' en rescaper.

– Bah ! fit Gaudot, un gaillard superbe, celui-là, suffit todis de s'côté gauche pou ce qu'i aura à souquer dans s'boîte à vers.

Un garçon de vingt-cinq ans, le col robustement attaché aux épaules, l'œil très doux, d'un bleu de fleur de lin sous sa tignasse annelée, et qui avait pris la tête du vieux sur son genou, se tourna

tout à coup vers les camarades, interpella l'homme à la barbiche rousse :

– Hé, Simonard, viens eun' miet' ichi ! J'vas querre el' pauv' Clarinette qu'est là-bas d'sus ses scrabilles.

– T'as raison, fieu, faut ben qu'équ'un lui dise à c'te garce-là, que s'papa a eu un malheur.

Ayant ainsi parlé, le grand chauffeur se courba, prit entre ses mains la tête pâle que l'autre lui passait, et la coula sur son rugueux tablier de cuir, tout brûlant de la chaleur des fours.

– C'est nin l'peine, Huriaux, cria en ce moment une voix, v'là qu'é arrive, ta bonne amie !

En effet, celui à qui on venait de donner le nom de Huriaux avait à peine fait quelques pas qu'il se rencontrait avec une fille de dix-sept à dix-huit ans, brune, des accroche-cœurs dépassant le petit escoffion de cotonnette qui lui coupait le front, la figure ravagée par le saisissement de la nouvelle qui lui avait été apportée là-bas, aux fours à coke où elle faisait son métier de trieuse de charbon. Elle avait quitté ses sabots pour courir plus vite et, pieds nus, s'était lancée à travers les cours.

– T' faut du cœur ! Clarinette, lui souffla dans l'oreille Huriaux.

Mais elle se jeta dans le cercle des hommes, les bras en avant, criant :

– Où c'est qu'il est ?

Et quand elle l'eut vu à terre, immobile dans sa pâleur froide de cadavre, elle s'abattit sur ses genoux, arracha brusquement la tête aux mains de Simonard, et plongeant les yeux dans ses prunelles mortes ;

– M' papa ! m' pauv' papa ! gémissait-elle constamment.

Puis sa peine s'exaspéra dans un redoublement de cris : elle

arracha à pleins poings son bonnet ; et comme Huriaux se baissait vers elle, lui disant que son père n'était que blessé, elle le repoussa, se mit à se lamenter plus fort :

– J'sais ben, mi, qu'c'est nin vrai et qu'il est foutu !

Ses sanglots montaient dans le bruit des marteaux frappant au loin les enclumes, le grondement sourd des hauts fourneaux, le grand bourdonnement profond des ateliers de machines, de l'autre côté des cours. La plupart des trains ayant repris leur travail après la première stupeur passée, il ne restait plus auprès d'elle, dans la rumeur recommencée du hall, que le long Simonard, le gros Bodart, l'équipe du laminoir qui avait occasionné l'accident, et les contremaîtres, ceux-ci procédant déjà à un commencement d'enquête.

– Place ! crièrent en ce moment les deux crocheteurs qui accouraient avec la civière.

Huriaux prit le vieux Lerminia aux aisselles, Simonard lui glissa sous les reins ses énormes mains large ouvertes, et trois autres ayant soulevé les jambes, tous ensemble l'assirent sans secousse sur le brancard. On entendit alors un grommellement confus sortir des lèvres du passeur et presque aussitôt après, il ouvrit les yeux, les reporta sur le trou béant de sa jambe, considéra surtout son pantalon déchiré. Clarinette, le voyant revenir à la vie, de nouveau se jetait sur lui avec une crise de larmes. Mais Simonard l'arrêta, bourru :

– Assez, nom dé Dié ! C'est nin en groumiant qu'ti l'guériras, et' mon père !

Puis, comme le passeur remuait toujours ses babines, mâchonnant des mots, il se pencha vers lui :

– Ben, quoi ? camarade, crache un coup qu'on t'intende. Quoi que t'as qu'ti veux dire ? C'est y que ton bobo t'gêne ?

L'autre hocha imperceptiblement la caboche, et d'une voix plus intelligible cette fois, bafouilla, l'œil toujours attaché à sa culotte :

– C'est pas tant ça qu'em pauv' marronne qu'est foutue !

Les porteurs s'étaient mis en marche, accompagnés par le chauffeur et Huriaux jusqu'à la sortie des laminoirs. Là, ce dernier fut repris d'une pitié pour cette Clarinette qui, rudoyée par Simonard, maintenant ne pleurait plus et s'en allait, son poing sur sa bouche, avec des sanglots.

– Rinette, m'chère, c'est t'papa, j'sais ben, mais t'auras d's amis todis dans t'malheur.

– Ah ben, ouais, cria-t-elle, en lui pointant un œil mauvais, des cochons qui m'prindront pou' s'amuser ed' la chose !

Puis elle parut regretter sa dureté et se frottant à lui, d'une ondulation de son corps :

– Va, c'est nin pou' toé que j'dis ça. T'es bon, toé, pou' t' Clarinette !

Les hommes s'avançaient lentement, d'un pas rythmé et lent, à travers les monts de crayers, de minerais et de houilles qui bossuaient le sol. Ça et là des ouvriers de l'ajustage et de la chaudronnerie, avertis de l'accident par la rumeur en un instant propagée dans toute l'usine, accouraient poudreux, les bras ballants, se ranger en file sur le passage de la civière, regardant décroître du côté de l'infirmerie ce buste couché sur une litière de paille et dont les mains pendaient de chaque côté dans le vide.

Clarinette venait derrière, reprise d'un besoin d'étaler son chagrin devant tout ce monde et, son tablier sur les genoux, avec des hoquets dans la voix, gémissait toujours :

– P'pa ! m' pauv' papa !

Huriaux, lui, s'était remis à son four à puddler ; quelques

minutes avant l'événement, il en avait extrait la boule de feu qui, martelée au pilon, avait ensuite été passée au laminoir ; et maintenant il préparait la sole pour son successeur de la pause de la nuit. Mais il n'avait plus le cœur à l'ouvrage : l'image de la pauvre Clarinette suivant en larmes son vieux loup de père ne le quittait pas ; il la revoyait dans le coup de vent de ses jupes, bondissant par-dessus un tas de poutrelles pour arriver plus vite ; et il se disait qu'après tout, malgré ses airs délurés, c'était une bonne fille, puisqu'elle avait paru ressentir si vivement l'infortune du passeur, un gaillard pourtant qui n'était pas tendre pour elle et la battait, au su et au vu de tout le monde, dru comme plâtre. Il enfourna quelques pelletées de scories, les étala en passant dessus mollement le ringard, ferma le four et prêta l'oreille à un bout de dialogue que deux passeurs de loupes, un instant désœuvrés, avaient ensemble, près du volant des laminoirs ébaucheurs :

– N'y dangi ! disait l'un, l'vî a son affaire. C'est Panier, l'contremaîtr' qui l'a dit. Ouf, qu'i m'a dit, l'vî a son boulon vissé, comme Pirard, qui m'a dit, qu'est mort tout pareillement, il y a pu de dix ans. Ça fait deusse que j'ai vus, qu'i m'a dit.

– C'est l'baucelle qu'est à plaindre, répondit l'autre. E' croyait s'papa capot et bréait comme une trouie. Faut croire qu'é vaut mieux qu'à c' qu'on dit.

Huriaux n'en entendit pas davantage, le reste de l'entretien s'étant perdu dans le fracas des cylindres toupillant. Mais il en savait assez pour juger de l'impression favorable que la peine de Clarinette avait faite sur les camarades. Il reprit un des ringards frais qui trempaient dans le baquet d'eau, l'enfonça dans le braséement du four, et en même temps il songeait à cette mort

possible du vieux Lermania, qui amènerait un si grand changement dans la condition de la Rinette.

Il y avait près de quinze mois qu'un soir, après la journée de travail, passant à deux le long d'un champ de blé, ils s'étaient oubliés dans l'odeur de la terre en fermentation, étourdis par le coup de sang d'un mutuel désir ; et depuis, ils avaient continué à se voir, sans grand amour, mais petit à petit liés par un commerce d'habitude. Il eut préféré pour sa part la vie à deux comme ils l'avaient connue jusqu'alors ; on s'appartient et pourtant on est libre ; puis le jour où c'est fini, où on ne se convient plus, bonsoir ! on se quitte sans que personne ait rien à y dire et on recommence ailleurs. Seulement, le père mort, un instinct de droiture l'avertissait d'une responsabilité. C'était lui qui l'avait débauchée ; pour tout le monde il était son galant ; si elle se perdait, ce serait par sa faute. Et un peu assombri par ces idées, il se raisonna : le vieux ne claquerait pas encore du coup, qui sait ? Et s'il claquait, il serait toujours temps de voir.

Autour de lui, l'atelier, comme une chaudière lâchant la vapeur, exhalait ses grondements assoupis dans les flammes déclinantes du soir. De la ligne des fours sortaient des haleines moins ardentes ; les laminoirs tourbillonnaient à vide, dans la pénombre poudreuse des travées, où les loupes avaient cessé de tracer leurs flamboyantes paraboles ; et de minute en minute, un engourdissement plus grand fléchissait les attitudes, semblait gagner les machines, tombait à travers les atmosphères froidies. On touchait à cette heure de détente qui accompagne le départ des foules du jour et précède l'entrée dans la fournaise des brigades de nuit. Des poitrines nues se plongeaient dans l'eau des baquets, toutes grasses de sueurs, parmi des volées de moucheron que la blancheur des peaux attirait ; et la rivière

coulant à l'arrière des chantiers, une vingtaine d'ouvriers s'y guéaient au soleil, piquant des têtes ou faisant la planche, sous les paquets de suies constamment chassées des cent cheminées de l'usine et comme des vagues sombres roulées à travers les grèves d'or bruni de l'espace.

Puis les cours se peuplèrent d'un galop pressé d'hommes qui entraient, leur briquet sous le bras, croisant en chemin la sortie des travailleurs du jour, harassés et haletants ceux-ci, après leur labeur surhumain de cyclopes qui durait de l'aube à la nuit, comme des bêtes de somme fourbues pour avoir convoyé des bâts trop lourds par des sentes pierreuses, la langue pendante hors de la bouche, un nuage d'hébétude répandu sur toute la face et la démarche paralysée par un commencement de torpeur. Des ateliers de la chaudronnerie et du montage ne sortait plus qu'un bruit apaisé d'enclumes inégalement frappées par les marteaux.

– Habi ! rotte, fieu, j'seu là, claironna tout à coup une grosse voix bruyante aux oreilles de Huriaux.

Et dans la grande baie enflammée qui ouvrait sur la carcasse des hauts fourneaux, ce dernier vit se dresser la monstrueuse silhouette de son copain de nuit, le borgne Capitte, dit le Berlus, à grosse tête hilare balancée sur son col de buffle, avec le crespèlement de sa broussailleuse crinière rutilante au soleil.

– C'est pon d'refus. Cré chaleur ! j'marche din du beurre. Et c'est nin tout. L'malheur à Clarinette cor' par là-dessus !

L'autre fit un signe, on lui avait dit la nouvelle à son entrée. Ce pauvre vieux ! Fallait bien que ça lui arrivât, après tout le reste ! Puis Huriaux se débarbouilla, passa sa chemise, tandis que de son côté le camarade faisait sauter de ses mains calleuses le bouton de sa veste et découvrait de fauves mamelles plaquées de larges tétins, bruns comme des pochons.

Un grondement, semblable à un bruit d'eaux rompant leurs digues, parut en ce moment monter des dessous du sol, se répercuter de proche en proche, courir à travers la profondeur de l'atelier ; et presque sans transition, la rauque symphonie des pilons, des ringards, des cisailles à vapeur et des chariots rebondissant sur les taques en tôle succéda à l'accalmie d'un instant, dans l'embrasement ravivé des quarante fours, ronflant comme autant de bombardes, parmi les éclairs et les fumées d'une atmosphère soudainement épaissie où des foules fraîches recommençaient avec des forces retrempées l'effrayant labeur de la journée.

Huriaux vira droit sur l'infirmerie : la pensée du vieux le tourmentait : c'était comme un peu de sa Clarinette qui se mourait là. Justement, devant la porte, une dizaine d'ouvriers traînaient, guettant le passage de quelqu'un qui pourrait les renseigner sur l'état du blessé. Il s'informa ; mais tous agitaient les épaules, muets. L'un des hommes, haussé sur la pointe des pieds, chercha alors à regarder à travers les carreaux dépolis ; et comme il déclarait ne rien voir, les autres un à un décanillèrent. Huriaux, resté le dernier, s'attarda sur une poutrelle à renouer les cordons de ses souliers, pour se donner du temps. Puis une porte battit. Psitt, psitt, fit une voix derrière lui. C'était Clarinette que les sœurs de l'infirmerie venaient de renvoyer, au moment de l'arrivée de Malardié, le médecin des établissements, et qui, les yeux secs, tranquillement lui annonça qu'il faudrait sans doute amputer son père.

Huriaux eut un haut-le-corps, tout à coup pâle à l'idée de cette jambe coupée, avec l'horreur instinctive des hommes voués aux besognes corporelles pour l'ablation d'un membre.

– Ouais, p'têt'ben, répétait Clarinette, distraite, la pensée et

les regards ailleurs.

Il insista, demanda des détails, mais elle s'impatienza :

– J'sais-ti, mi ? J'seus nin l'rebouteu. J'te dis ce qu'on m'a dit. J'sais ren d'plus.

Ils firent quelques pas du côté des grilles. Cette misère d'un tronc branché ne le quittait pas ; et à mi-voix, comme se parlant à lui-même, il réfléchissait :

– En v'là une affaire ! J'en suis stomaqué !

– Ben, et mi donc ! v'la qu'i m'faudra vivre todis tote seule. C'est pas qu'i m'faisait la vie gaie, le vieux, i m'talochait que c'était une bénédiction. M'revenger, j'povais nin. I m'aurait tapé d'sus cor' plus fort.

Elle se montait petit à petit au souvenir des torts que son père avait eus vis-à-vis d'elle :

– Non, on né l'porrait croére. C'est nin un père qui tape ainsi d'sus ses infants. I m'aurait sassinée, le brigand !

Puis avec des larmes d'apitoiement sur elle-même :

– J'a t-i été malheureuse ! Ben sûr, si y a un bon Dieu, il m'donnera du bonheur po to l'mal qu'jeu eu.

Il y eut un silence, puis cette petite émotion passa ; mais ses nerfs restaient excités ; elle songea à l'amour.

– Choute, m'chéri. Pisque c'est que m'vlà seule, on couchera c'te nuit à deusse.

– À l'maison de t'papa, quand il est là qu'on le découpe comme un bœuf ? Ah ben, non !

Il songea une seconde, puis lui offrit de venir chez lui, dans sa petite maison là-bas : on irait chacun de son côté, jusqu'au bout de la rue ; on se joindrait ensuite dans la campagne, par-delà le plateau. Ce serait plus convenable, personne n'en saurait rien.

Elle eut une joie, montra ses dents dans un rire :

– T’as raison, m’n’homme. Vaut mieux ça.

Ils se quittèrent un peu avant la sortie pour ne point passer ensemble devant le portier Luchon, un invalide de l’usine, toujours assis sur le seuil de la porte, sa jambe de bois allongée sur une chaise. Elle prit les devants et quand elle eut franchi la grille, se retourna, fit claquer du bout des lèvres un baiser.

Pour lui, l’image de cette jambe mutilée le hantait toujours ; vaguement, il lui semblait qu’en la recevant chez lui, elle, la fille de cet homme qu’on allait amputer, il allait commettre une mauvaise action. Comme elle se retournait une dernière fois, il la héla, lui jeta ces mots de loin :

– Non, ça ne s’peut nin, Rinette ! J’aurais pon le cœur à ça ! On verra plus tard !

Et pour n’avoir pas à résister à ses sollicitations si elle insistait, il décampa du côté opposé, la laissant plantée sur le chemin, le sourcil froncé, avec le dépit d’être lâchée d’un homme dont elle avait eu l’air de mendier les caresses.

– Ben, que qui te prend ?

Mais il pressait toujours le pas. Alors, les deux mains en cornet autour de la bouche, elle lui cria à pleins poumons :

– Hou ! Hou ! Grande biesse, va !

II

L’infirmerie occupait, à la droite de la cour d’entrée, un grand bâtiment sans étage, contigu à l’école ménagère et à l’école d’adultes, fondées l’une et l’autre il y avait environ trois ans. C’était une initiative due principalement à un des ingénieurs de

Happe-Chair, Emile Jamioul, une intelligence ouverte, toujours en quête d'améliorations pratiques. Malheureusement le conseil d'administration enrayait ses efforts. Dès le début, il s'était heurté à un esprit de résistance invétéré chez des hommes dont la plupart, financiers et personnages à blasons, mettaient le salut de la société dans le ravalement systématique du peuple et dont les autres, fils de la plèbe, ayant depuis longtemps renié leur origine, frayaient avec la noblesse et le clergé, perpétuellement tremblants pour leurs positions et leurs fortunes.

Un seul des membres du conseil l'avait sérieusement secondé dans sa campagne en faveur d'un amendement moral et matériel de la condition de l'ouvrier, jusqu'alors abandonné à lui-même et végétant dans un état de demi-animalité farouche, sorte de machine à travailler de laquelle on tirait l'or et le sang jusqu'à épuisement total et qui, après avoir longtemps alimenté les énormes revenus de la caisse sociale, finissait par crever de maladie et de misère dans un coin. C'était un ancien porion borain, enrichi par une part d'exploitation dans un charbonnage, qu'on lui avait octroyée en paiement des arriérés d'un salaire de trois mois. Tout le monde avait cru le charbonnage épuisé : lui seul, Philibert Marescot, n'avait pas désespéré, et avec l'aide de deux ouvriers, payés tant bien que mal sur le produit d'un lopin de terre vendu parcelle par parcelle, s'était obstiné dans la grande fosse vide où, pendant toute une année, on avait travaillé, de l'eau jusqu'aux genoux, sans rencontrer la houille. À la fin le pic avait heurté la veine ; le mur hostile, contre lequel tant d'efforts avaient échoué, s'était rompu ; on avait remonté une première cage de charbon.

Alors Marescot avait réuni les actionnaires ; il leur avait fait palper cet or noir si miraculeusement retrouvé ; on lui avait

confié la gérance ; et, tout le vieux matériel remplacé, les services réorganisés, les installations améliorées, la Dure-Mère, ainsi que l'appelaient les titres de propriété, s'était remise à flamber par toutes ses ouvertures, comme une corvette de guerre grée à neuf et crachant la mitraille à pleins sabords.

Au bout de vingt ans, l'ex-porion avait résigné ses fonctions ; on l'avait remplacé par son fils ; et, très aventureux mais prudent, doué d'ailleurs d'une rare activité d'esprit, aimant par surcroît les affaires comme une bataille où il se jetait à corps perdu ; il s'était intéressé depuis à une quantité d'industries qui petit à petit avaient quintuplé ses écus. L'argent, toutefois, n'avait pas changé sensiblement ce gros homme sans éducation, en qui la nature avait suppléé à tout le reste et qui, sachant à peine lire et pas du tout écrire, les manières et la gaieté bourruées d'un ouvrier heureux sous le débraillé de son éternel costume gris de fer, petit, boulot, une lourde chaîne d'or au ventre et toujours patoisant, avec un clignotement de petits yeux gris très fins dans la graisse hilare des joues, déployait une diplomatie d'instinct, étonnait par la rectitude de sa judiciaire, menait la fortune tambour battant avec la rondeur et la décision d'un beau joueur.

– Moi, je dois tout à la chance, disait-il en ouvrant toutes larges ses énormes mains aux doigts gourds.

Et à table, la serviette largement déployée sur l'estomac, il se complaisait à raconter ses années de misère, les jours sans pain, tout un hiver pendant lequel les siens et lui n'avaient mangé que des pommes de terre cuites sous la cendre, accompagnées le dimanche seulement, et encore pas tous les dimanches, d'un chiqué de lard gros comme le pouce et qu'ils étaient six à partager.

Jamioul flaira dès la première entrevue un auxiliaire dans ce

Marescot que des fibres indéfectibles rattachaient au peuple duquel l'un et l'autre étaient sortis. Engendré d'un père maçon et d'une mère qui maintes fois avait aidé son homme à gâcher le mortier, il avait, lui aussi, poussé sur le pavé des rues. Manœuvre jusqu'à dix ans, l'échine rompue par la charge des baiarts qu'il fallait monter de l'aube à la vesprée, mais alors déjà écolier appliqué aux cours d'adultes qu'il fréquentait de huit à dix heures du soir, il s'était engagé pour la comptabilité chez un patron qui lui payait ses services trois cents francs par an. C'était le premier pas, il sortait de la tourbe, il montait. Des nuits entières après le travail du jour, il se mit à lire, dévorant, sous le vacillement de la chandelle, le corps replié en chien de fusil dans les loques de son lit trop court, des livres d'algèbre, de géométrie, de chimie et de mécanique, tout ce qui lui tombait sous la main. Puis, de seize à dix-huit ans, passé répétiteur de leçons, il avait couru le cachet, sans lâcher son bureau, et, à force de privations, s'était amassé le pécule nécessaire à l'inscription d'élève à l'École des Mines. Enfin, au bout de six années d'études acharnées, entremêlées de basses besognes pour subvenir à l'entretien des vieux parents invalides, il était sorti ingénieur, mais ingénieur sans emploi, se débattant parmi l'affolement des compétitions, en une fureur sombre de déclassé, toutes les avenues bouchées, toutes les places prises, toutes les portes assaillies d'une cohue qui avait faim et voulait manger, lui-même ramant à travers ce tourbillon, naufragé de la vie dont la barque faisait eau de partout et menaçait de couler à fond, avec la jeune femme et les trois petits êtres qu'il avait associés à ses détresses. Alors, cette famille sur le dos, il lui avait fallu abdiquer l'orgueil du savant, renoncer au bénéfice de ses vingt années de labeur sans trêve, reprendre la vie par un autre bout. Il s'était fait mécanicien, contraignant ses

maines aux besognes difficiles de la fabrication, avait gravi degré par degré l'échelle des grades, successivement surveillant, contremaître et chef d'atelier, finalement était entré, à la faveur d'un intérimat, aux grands établissements de Happe-Chair où sa réelle valeur et son zèle lui avaient en quelques années créé une autorité.

Un hasard, la réclamation d'un créancier des jours noirs, ayant mis Philibert Marescot au courant de cette vie tourmentée, du premier coup il s'était intéressé à Émile Jamioul dont la pertinacité et la vaillance lui rappelaient les heures dures de sa propre existence. Et une sympathie mutuelle, au frottement des relations journalières, s'était bientôt faite entre le bruyant bonhomme tout ronflant d'importance, mais généreux et sensible sous ses grosses vanités de parvenu, et ce grand garçon à l'air soucieux et concentré, qui, dans la mélancolie de ses cheveux blanchis avant le temps et la douceur un peu lasse de son visage ravagé, semblait porter le deuil de sa jeunesse souffrante.

Jamioul, comme toutes les âmes vraiment supérieures que le malheur incline à la commisération, avait trop fortement ressenti en soi les misères et les oppressions du peuple pour oublier, au sortir des longues épreuves subies, l'humanité fraternelle qu'il avait vue haleter à ses côtés sur les rocaillieux calvaires. À l'exemple de Marescot qui, monté par l'escalier du million jusqu'à l'olympie où trônent les dieux de la finance, gardait une dent contre les riches, des imbéciles, disait-il, dont il avait fait bêtement les affaires, lui, l'ex-porion, en partageant avec eux les bénéfices dus à ses seules et persistantes initiatives – l'ingénieur n'avait jamais tout à fait pardonné à cette ploutocratie, vainement sollicitée par le famélique coureur d'emplois d'autrefois, les mécomptes et les découragements du début de sa

carrière. L'entraînement du labeur professionnel l'avait détourné de l'étude des théories sociales ; mais, de rancœur pour les opprobres anciens et de solidarité indestructible envers cette plèbe, sa mère nourricière, constamment outragée dans sa condition, il s'était senti irrésistiblement attiré vers la légitimité des revendications de la classe ouvrière, allant même, dans sa large conscience d'honnête homme, jusqu'à justifier l'état de guerre en une société divisée sur le plus saint et le plus élémentaire des droits, le droit à la vie pour le petit comme pour le grand.

Happe-Chair, en retard sur nombre d'établissements similaires du pays, n'avait point encore songé, malgré les gros bénéfices partagés annuellement par ses actionnaires, à assurer l'innombrable milice de ses travailleurs contre la mort, la maladie, la misère et l'ignorance, cette coalition de fléaux également redoutables qu'un des premiers, un grand homme de bien, propriétaire d'immenses exploitations charbonnières, Jean-Noël Prescott, avait cherché à conjurer au moyen d'institutions prévoyantes dans un centre industriel voisin. La puissante usine, comme un organisme incomplet auquel manquerait un rouage essentiel, n'avait encore ni écoles, ni caisses de secours, ni magasins d'alimentation. L'infirmerie elle-même, mal montée, avec un matériel vétuste et délabré, ne répondait pas à l'éventualité des grandes catastrophes. Jamioul vit là une mission pour lui. Il se livra à des recherches, s'enquit des innovations réalisées ailleurs, fit un travail que, sur le conseil et avec l'appui de Marescot, très satisfait de jouer un tour aux bancocrates et aux aristos du Conseil, il lut devant les administrateurs réunis. Ce qui avait touché surtout le crésus, c'était la possibilité d'amender la condition matérielle de l'ouvrier, son ancien frère

d'infortune. Pourtant il s'était fait tirer l'oreille sur la question de l'instruction, dont Jamioul s'efforçait de lui démontrer l'impérieux et urgent besoin.

– À quoi ça leur servira-t-il de lire et écrire ? J'ai bien fait mon chemin sans ça, moi ! Compter, oui, à la bonne heure. Mais lire des gazettes ! Bon pour des gens qui n'ont rien d'autre à faire ! Croyez-moi, je connais l'ouvrier mieux que personne. J'suis moi-même un ancien ouvrier et je m'en vante. Eh bien ! ça n'est pas bon que l'ouvrier en sache trop, en dehors de sa partie. Une supposition. Instruisez les gens de fabrique et d'usine, faites-en des petits avocats, des raisonneurs, des blagueurs. Qu'est-ce qu'il adviendra ? C'est qu'à force de s'monter le coup, ils se croiront des messieurs, ne voudront plus travailler ; et, dans tous les cas, feront du fichu ouvrage. Voyez-vous, l'instruction, l'école, les livres, c'est l'affaire des riches. Le peuple, lui, est le peuple. Il n faut pas qu'on lui mette trop d'idées dans la tête. Des ateliers d'apprentissage, très bien ! On m'dit qu'avec des ci et des ça, des maîtres d'écoles, de la lecture et tout le reste, on le fera meilleur qu'il n'est. De la blague ! Et puis, c'est pas vrai. Le peuple est bon enfant tant qu'il est à sa forge, qu'il lime, qu'il trime, qu'il fait ses quarts. Il n'pense pas alors au mal, à renverser le gouvernement, à culbuter le bourgeois, si tant est qu'il pense réellement à tout ça, comme on le dit. Quand j'cherchais la veine à Dure-Mère, avec mes deux hommes, tout seul au fond du puits, et que j'abattais à coups de pic des pans de roche de quoi bâtir une tour, je n'pensais pas à manger le bourgeois. Et pourtant, vrai, tout le monde m'avait lâché. Pas un sou de personne ! On savait qu'il y avait là, au fond du trou noir, un homme qui descendait au matin et qui remontait à la nuit, quand c'est qu'il remontait, et on le regardait faire en riant, en se

fichant de lui, comme quelqu'un qui voudrait marcher au plafond, la tête en bas. Moi, j'me disais : Faut ben que j'trouve la veine, nom de nom ! ou moi, la femme et les petits, nous sommes tous « ad patres » avant six mois. Et ça me donnait du cœur, fallait voir ! Là, voulez-vous que j'vous dise ? Faut que l'ouvrier mange bien, boive bien et rigole un brin pour bien travailler après. Tout le reste, c'est des histoires !

Au fond, Marescot, qui mettait une jactance à se targuer publiquement de la médiocrité de son éducation première, ne supportait pas sans aigreur la pensée que ce milieu social, duquel il était sorti, tout nu, lui, sans autres ressources que son intelligence naturelle, apporterait dorénavant au combat de la vie une force morale dont intérieurement et sans l'avouer, il reconnaissait l'avantage et que tous ses millions n'avaient pu lui acquérir. Jamioul s'aperçut d'une vieille plaie demeurée ouverte sous le dédain narquois que l'ancien porion affectait à l'égard de la nécessité de l'école. Il n'abandonna pas la partie ; il appuya seulement sur l'opportunité des notions primaires, laissant dans le vague un enseignement plus développé, et finit, sinon par rallier Marescot à ses idées, du moins par obtenir son appui pour toutes les parties de son programme, y compris celle-là.

Le conseil, comme l'un et l'autre l'avaient prévu, se montra d'abord hostile à tout projet de réorganisation : l'ouvrier n'exigeait rien ; c'étaient là des rêves humanitaires dont la réalisation entraînerait à des dépenses excessives et vaines ; il fallait penser avant tout aux petits actionnaires ; et d'ailleurs on avait bien le temps, on verrait plus tard. Marescot, qui représentait à peu près à lui seul les deux tiers du capital social, se donna alors le malin plaisir de les bousculer, eut des saillies de peuple entre deux gros rires ; finalement, prenant au sérieux son

rôle de réformateur, il leur lâcha à plein gosier des vérités, tout rebroussé d'ire, les yeux roulant comme des billes, avec le coup de pilon de ses énormes poings battant la table et faisant sauter l'écritoire sur le tapis vert.

Au bout de trois séances seulement, le conseil acquiesça, Marescot de plus en plus monté par les résistances, ayant nettement déclaré qu'il se retirait si on n'adhérait pas à des idées qu'il considérait comme siennes, au point de plus voir en Jamioul que l'instrument de ses propres impulsions. Toutefois, il y eut un point sur lequel la presque totalité des membres se montra intraitable : on concédait les magasins, les caisses de secours, la reconstitution de l'infirmerie, les écoles ; mais carrément on s'opposa pour celle-ci au principe de la laïcité préconisé par l'ingénieur. Il fut décidé qu'on ferait appel à des religieuses pour l'école ménagère et l'infirmerie et que l'enseignement, dans les classes d'adultes, demeurerait catholique, apostolique et romain, sous la surveillance et la direction du clergé. Jamioul n'essaya pas de compromettre une victoire si chèrement achetée par une insistance qui aurait pu tout remettre en question : le principal était acquis ; plus tard, un changement d'administration pourrait toujours amener un état de choses meilleur. Quant à Marescot, tout entier aux affaires, il avait des principes très flottants en matière de conscience, mettait les intérêts particuliers au-dessus de l'intérêt des partis, ne voyait dans le clérical et le libéral qu'un jeu de gouvernement dont les malins comme lui profitaient.

L'organisation des nouveaux services exigea près de trois mois ; puis les ouvriers furent informés de la création d'un magasin d'alimentation, avec faculté pour eux de s'y approvisionner de pain, de lard, d'épiceries et généralement de toutes les denrées de première nécessité, moyennant des retenues

sur le salaire. On apprit en même temps l'institution d'une caisse d'avances : en cas de besoin, tout le monde pourrait y avoir recours, mais le chiffre des avances ne devait jamais dépasser le montant d'une semaine de travail. Enfin la gérance fit afficher que tout enfant de l'un et l'autre sexe entrant aux ateliers serait dorénavant astreint à fréquenter, les garçons trois cours de l'école primaire, les filles les classes de l'école ménagère, avec faculté pour les ouvriers de tout âge de suivre les leçons.

L'ancien personnel s'était renforcé d'un chef pour la boulangerie et la minoterie, d'un magasinier et d'un aide pour le service de l'alimentation, d'un frère ignorantin pour l'école primaire, enfin de deux religieuses qui tenaient à la fois l'infirmerie et la classe ménagère, le tout formant une division sous les ordres d'Émile Jamioul.

Ce fut pour celui-ci, déjà chargé de la direction des laminoirs, un surcroît considérable de peine et de surveillance. Dès le premier mois, il acquit la conviction que le chef de la boulangerie volait l'administration sur le prix d'entrée des farines et le consommateur sur le prix des pains, et il le cassa aux gages. En outre, l'ouvrier, fidèle à ses routines et trouvant chez le détaillant un crédit ouvert, qu'il payait à un taux usuraire, se montrait hésitant, au fond convaincu que les retenues étaient une exploitation des patrons. Il fallut aussi lutter contre le mauvais gré des parents. Est-ce que le catéchisme du curé ne suffisait pas aux enfants ? Qu'est-ce qu'ils avaient besoin d'en savoir si long pour retourner du fer sur la sole, du charbon dans le four et des wagonnées de minerai cul dessus dessous ! Avec ça qu'on les leur prenait au moment où, rentrés au logis, ils pouvaient aider le père à bêcher son lopin, la mère à guêrer le linge ou nettoyer les légumes. Et ils trouvaient constamment un

prétexte pour les retenir chez eux, la maladie d'un des leurs, une besogne en train, des courses aux villages voisins. Alors Jamioul appliqua le règlement dans sa rigueur, frappa d'amendes les manquants ; et les contraventions petit à petit diminuèrent en dépit des mécontentements sourds des ateliers. Il se sentait d'ailleurs secondé par l'élément le plus intelligent de l'usine, les mécaniciens, les ajusteurs, les monteurs, les contremaîtres, ne rencontrant de véritable résistance que chez les massiers, les chargeurs, les manœuvres, les puddleurs, en qui l'excès de la dépense physique engourdissait l'intelligence. En revanche, un des services nouveaux fonctionna dès le début si activement qu'il fallut le réglementer avec sévérité : plus de trois cents ouvriers se présentèrent dans les huit premiers jours à la caisse pour obtenir une avance de salaire. Et l'employé reçut l'ordre de n'ouvrir dorénavant le guichet que pour les demandes motivées.

Tous ces achoppements de la mise en train retombaient sur Émile Jamioul qui tout à la fois avait à les justifier devant l'administration et à en conjurer le retour. Une hostilité sournoise et basse, dérobée derrière des congratulations du bout des lèvres, régnait surtout dans les bureaux dont ces initiatives avaient remué le marais, chez les commis aux écritures et à la comptabilité, astreints à un accroissement de travail, même parmi les autres ingénieurs qui ne pardonnaient pas à ce nouveau venu son importance toujours croissante. Lui, cependant, vivait de son œuvre, trop pressé de travail pour prêter une attention suivie aux intrigues ourdies autour de lui, mais averti çà et là par sa femme, un esprit inquiet et faible toujours aux écoutes chez les rares amies, généralement de petite condition, qu'elle s'était faites au village, point reçue ou mal reçue dans un monde plus élevé à cause de leur mariage purement civil. Correct vis-à-vis de

ses supérieurs, silencieux et froid devant ses égaux, mais bienveillant pour l'ouvrier, ayant du reste gardé trop intimement le souvenir des humiliations ressenties pour froisser personne, il se multipliait, assurait partout la régularité du service, songeait déjà à perfectionner l'organisation actuelle en y ajoutant une école industrielle. Marescot, sondé, sans dire non, n'avait pas jugé opportune la réalisation immédiate de ce projet.

– Ils n'ont pas encore digéré le plat que nous leur avons fait avaler, disait-il en parlant de ses collègues du conseil. Mais patience : plus tard nous leur ferons manger de bien d'autres coulevres.

Il entrait quelquefois dans les bureaux, soufflant, très rouge, de son mouchoir d'indienne épongeant sa calvitie moite, s'informait du sort des ouvriers, un jour s'emporta contre un employé qui avait osé lui répondre que les choses allaient comme devant. Et chez lui, à table, il offrait à ses convives, sur des plateaux d'argent, du pain fait à l'usine.

– Du gâteau, rien que ça. Et tout est à l'avenant. De mon temps, on l'avait plus dur.

Jamioul n'avait pas le courage de dissiper cette grosse illusion du bonhomme qui, avec un petit coup sur l'épaule, lui grasseyait à l'oreille :

– Nous avons eu là une fière idée ! Mais, là, vous êtes trop modeste, vraiment. Vous ne demandez jamais rien pour vous. Tout pour les autres !

Petit à petit, d'ailleurs, les réformes avaient cessé de soulever les protestations. L'ouvrier, familiarisé avec les avantages que lui offraient les magasins d'alimentation, s'approvisionnait en masse. Aux écoles, les abstentions avaient presque cessé. Et lors d'un grave accident qui avait coûté la vie à un homme et en avait

blessé dix-huit autres, on avait pu apprécier l'excellence du service de l'infirmerie. Toutes ces institutions fonctionnant maintenant avec régularité, on finissait par les considérer comme un progrès dans l'évolution générale des établissements. Il ne restait au fond des esprits qu'une sourde et persistante rancune inavouée, sans éclat, contre ce Jamioul à l'instigation duquel toutes les vieilles routines avaient été bouleversées.

III

L'infirmerie avait lâché son dernier malade depuis quinze jours, un cas sans importance, la fracture d'une jambe de massier roulé sous un éboulement de poutrelles. Le massier était parti, après deux semaines de traitement, réconforté par les bouillons et le claret séveux des bonnes sœurs, l'une, grosse fille de cinquante-six ans, sœur Angéline, ragote, empotée dans une graisse pâle et bouillante de vieille vierge, très compatissante aux blessés qu'elle soignait maternellement avec des frôlements de mains boudinées et velouteuses, ses clairs yeux ronds souriant dans le tremblement de ses amples bajoues ; l'autre, sœur Marie-Madeleine, quadragénaire chafouine et bourrue, d'une chair ratatinée et couleur de cire chancie, toujours couraillant, des lunettes au bout du nez, avec des allures inquiètes et furtives, d'ailleurs tourmentée de perpétuelles migraines. Très actives l'une et l'autre, elles suffisaient à l'entretien des salles, faisaient toutes les besognes de l'infirmerie, même les basses, lessivaient le petit linge à grands tours de bras, dans la buanderie attenante à leur cuisine, sans répulsion pour les savonnées rouges, toutes puantes de la suppuration des plaies. Portes et fenêtres closes, elles

vivaient silencieuses dans leur atmosphère d'hôpital, parmi les senteurs de chlore et d'éther, leurs coiffes blanches toujours trottant à travers ce long rez-de-chaussée morne où, dans un demi-jour étouffé, s'alignait tête au mur la file des lits tout montés.

Le passeur, enlevé par les épaules et les jambes, tandis que les mains de sœur Angelina le soutenaient sous les reins, fut hissé jusqu'aux draps, dans son bourgeron souillé de graisse et de suie aux trous duquel s'emmêlaient des touffes de poils chinchilla, comme de la bourre de tapissier. Lerminia n'ayant sur lui que ce bourgeron et son tronçon de culotte tout lacéré, il ne fut pas jugé possible de le dévêtir ; et sa jambe malade étalée par-dessus une toile cirée que sœur Marie-Madeleine avait coulée le long du matelas, avec l'horrible trou béant, déchiqueté sur les bords, il avait renversé sa tête très pâle sous les squames de crasse et la roulait d'un mouvement lent et continu, en geignant, les yeux perdus sans regard au plafond. Quand quelqu'un se penchait vers le lit, ses gémissements grandissaient, il avançait les mains du côté de la plaie, pour la défendre. Il avait gardé dans les mâchoires une chique de tabac dont le jus coulait en filets bruns sur les picots de son menton et de là dégoulinait parmi les ganglions du cou, comme à travers des rigoles.

– Il l'avalera, c'est sûr, soupira sœur Angelina, très perplexe.

Mais le Rouchat, un des crocheteurs qui avaient porté le brancard, une grande brute à face de bouledogue, secoua la tête, déclara qu'il n'y avait pas de danger.

– Nos aut', ovri, quand nous avalons not' chique, c'est pou claquer, Madame la sœur.

Et on lui laissa dans les dents son rouleau que de temps en temps, il chassait d'un coup de langue, de l'une à l'autre joue.

Puis le crocheteur donna un conseil : le vieux avait besoin d'être remonté ; aux machines on verse de l'huile ; l'huile pour les hommes, c'est du péquet. S'il ne tenait qu'à lui, il lui en coulerait dans l'estomac une lampée, raide comme balle. Comme pour lui donner raison, Lerminia, ranimé à l'idée du genièvre, tourna de son côté des yeux éteints, mangés par la retombée des paupières, tandis que sa main se haussait pour recevoir le petit verre. Mais les religieuses ne voulaient pas. S'il avait soif, il fallait lui donner de l'eau, et sœur Madeleine lui approcha des lèvres un plein bol auquel il but une gorgée, qu'il recracha tout de suite, mouillant son bourgeron et les draps autour de lui. Clarinette alors le supplia ; c'était pour son bien ; il avait le feu dans la poitrine, et à son tour elle lui tendit l'eau, mais il s'irrita jusqu'à oublier son mal, brandit le poing, grollant :

– Cré garce !

Un coup de cloche résonna à l'entrée, des pas s'approchèrent, le médecin parut. C'était un gaillard bâti en force, avec des poings de dentiste, une face rougeaude sous des cheveux crépus, rattachés à un collier de barbe drue, des lèvres épaisses et gourmandes, un air de commandement dans toute la personne. Malardié s'était fait une renommée dans le pays pour ses opérations chirurgicales, toujours menées rondement ; il avait le goût des boucheries violentes, travaillait sur la chair vivante avec le sang-froid d'un chourineur d'abattoir. On lui avait dit qu'un homme avait besoin d'être amputé, et il arrivait, ses massives narines ouvertes à l'odeur du sang, avec l'espoir d'un bel abattage de jambe sectée d'une fois.

– Où est-il, ma sœur ? disait-il, pressé, soufflant d'un assez long bout de route fait à pied d'une halenée.

– Par ici, Monsieur le docteur !

Il marcha droit au lit du blessé, l'interpella d'un « Bonjour, vieux père », goguenard et amical. Puis, apercevant là Clarinette et les autres debout près du chevet, il leur envoya une bourrade :

– Qu'est-ce que vous me fichez là, tas d'andouilles ? Tous hors d'ici !

– C'est m'papa, m'sieu le médecin. J'peux ben rester, gémit Clarinette.

– Quand ce serait ton galant ! Pas de femmes ici !

Il ne voulut garder auprès de lui que le Rouchat ;

– Toi, demeure ! On aura peut-être besoin d'un coup de main.

Et la salle vidée, il inspectait la blessure, son torse épais ployé en deux, renifla fortement l'odeur qui montait du trou, ensuite se mit à détacher les lambeaux d'étoffe collés à la chair.

Alors Lerminia se débattit, en hurlant des noms de Dieu ! et Malardié, très calme, enjoignit au crocheteur de peser à deux mains sur la jambe valide, pour l'empêcher de ruer.

– Voyons, camarade, un petit moment de patience ! On n'a donc de courage que pour se soûler de péquet ?

Penché sur la plaie, il continua son examen, découvrit le col, à demi obstrué par des déchiquetures, observa que la cavité allait presque jusqu'à l'os près du grand trochanter ; et tout autour la peau lacérée, découpée en une infinité de lamelles, comme à coups de hache, ressemblait à une bouillie noire, informe.

Lerminia maintenant adjurait le Rouchat :

– J'seu un homme ! Lâche-moi la jambe ! J'bougerai nin. Heu ! Heu !

– Lâche-le, commanda Malardié.

Il s'était redressé, tâtait le pouls, regardait la pâleur de la face, toute vidée de sang et couleur de plâtre séché sous son

maquillage de houille. Et comme le patient, sa respiration suspendue, l'interrogeait d'un regard angoissé :

– T'as reçu un fichu coup, l'ami ! fit-il. Faut-il que t'aies été bête de te faire pincer comme ça, un passeur de ton âge !

L'autre remua les épaules, c'était la faute à cette salope de chance qui toujours s'acharnait sur son côté droit ! Et s'animant à l'idée que cette fois encore, il n'avait pu déjouer la fatalité qu'il avait toujours sentie rôder autour de lui, comme une bête malfaisante, il débagoula un flot d'injures, en sacrant effroyablement.

– Laissez-le gueuler, ma sœur, exclama Malardié à un geste de sœur Angéline, qui avançait la main vers la bouche de Lermania pour l'empêcher de blasphémer le nom de Dieu ; ça le distrait. Le gaillard a, d'ailleurs, toute sa raison.

La sœur inclina la tête avec résignation, fit un lent signe de croix et murmura :

– Nos malades ne savent pas tout le mal qu'ils nous font en outrageant ainsi le Seigneur.

Mais le docteur, baissant la voix, lui glissa ces mots dans l'oreille :

– Pour celui-là, il n'y a pas de danger qu'il vous tarabuste longtemps. Demain ou après-demain, le délire viendra, puis... !

Habituée, comme ses pareilles, à ces brusques départs, la grosse infirmière leva tranquillement les yeux vers Malardié, avec une muette interrogation ; et il secoua la tête, grommela dans sa barbe :

– Rien à faire !

Depuis un instant Lermania se taisait, regardant attentivement sa jambe. Brusquement il fit un effort pour s'appuyer sur son coude :

– Dites, médecin, c'est y qu'elle est cor' bonne, ou qu'i faudra la fout' à bas ?

Non, on ne la couperait pas, sa jambe ; il lui en donnait sa parole. En même temps, le rude praticien clignait de l'œil du côté de sœur Angéline qui, avec un petit sourire, se mettant de moitié dans son jeu répétait :

– Pour sûr, l'homme, on ne vous la coupera pas.

Un rictus farouche passa sur cette tête blême, comme une laide grimace qui lui donna un instant l'apparence d'un mufle de bête, et il se recoucha avec un grognement de sourde gaieté, à la pensée que cette fois la mauvaise chance était matée. Chacun son tour. Sa chienne de guigne avait cru l'attraper ; mais c'était lui qui la tenait à cette heure.

Le médecin commença les pansements. Il lava d'abord la plaie à l'eau phéniquée, étendit de l'étoupe sur les chairs, appliqua un léger bandage. Lerminia se laissait faire, le torse ramassé dans les draps, observant avec curiosité les allées et venues du praticien autour de sa jambe, sans souffler mot.

Malardié fit ensuite ses dernières recommandations aux deux sœurs : il ne prévoyait pas que la situation changerait sensiblement avant le lendemain ; très probablement même, un repos surviendrait, une détente qui rendrait la nuit passable. Et en effet, Lerminia eut quelques heures de lourd sommeil, après ce terrible ébranlement du jour, ne se rappela pas tout d'abord à son réveil pourquoi on l'avait mis à l'infirmerie, dans cette grande salle aux murs blancs, où le matin tamisé par les stores semblait dessiner de vagues formes sous le drap des lits ; mais, soudainement aiguillé d'un élanement violent à la jambe, il lâcha une kyrielle de jurons qui firent sursauter sur sa chaise sœur Angéline, à l'autre bout de la pièce.

Malardié arriva sur ces entrefaites et renouvela le pansement. Puis des vomissements se déclarèrent l'après-midi, d'abord intermittents, et, vers le soir, reprirent avec violence, lui coupant la respiration et l'affaiblissant considérablement. On avait permis à Clarinette de s'asseoir auprès du lit ; elle était demeurée là environ une heure, sans rien dire, gênée par la surveillance des deux sœurs. Au bout de l'heure, elle s'était levée, avait dit : « Bonsoir, papa », et il avait répondu « bonsoir », sans que presque aucune autre parole eût été échangée entre eux. Cependant sa présence d'esprit ne le quittait pas encore. L'ingénieur Jamioul étant venu le voir, il lui avait conté l'accident, mettant tout sur le compte de sa chienne de chance, comme d'habitude, et il s'était préoccupé surtout de sa pension de retraite, flairant, en outre, une grosse indemnité derrière ce malheur qui lui arrivait.

À la tombée de la nuit, Malardié, qui suivait avec attention les progrès du mal, lui fit avaler une potion opiacée, et il dormit jusqu'à l'aube, assommé par le narcotique. Les sœurs remarquèrent alors une forte altération dans la face : la chair, naturellement régrédillée et sèche comme du vieux cuir, s'était encore tendue sur l'os, bridait aux mâchoires qu'elle dessinait en relief, avec un évidement profond aux joues ; et la bouche, sous les narines pincées par d'invisibles tenailles, béait, violette, découvrant d'horribles chicots noirs entre lesquels se raidissait une langue saburrable. L'œil, encore clair la veille, maintenant se perdait, la prunelle morte dans la sclérotique fibrillée de rouge, et une grande faiblesse alourdissait les mouvements du torse et des bras.

Vers midi, un coup de sonnette timide appela sœur Angelina à la porte. Une femme de haute taille, les épaules et les reins